

# EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2526. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLÉON.

Lundi  
15  
OCTOBRE  
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris  
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00  
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées  
Téléphone : Wagram 5744 et 5745  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS  
TARIF DES ABONNEMENTS :  
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.  
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.  
PUBLICITÉ : 11, B<sup>is</sup> des Italiens. Tél. : Cent. 80-88  
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

## L'ILE DES CHIENS

POÈME INÉDIT

de

M. EDMOND ROSTAND

*de l'Académie française*

Vers 1914, les Turcs envoyèrent dans l'île  
d'Oxia les chiens qui infestaient Constantinople.

En face de Stamboul, sur l'eau verte, il existe  
Une île qui, depuis qu'on la déshonora,  
N'est plus qu'un triste écueil qui soulève un flot triste  
Et qui fait murmurer la mer de Marmara.

Stamboul fit autrefois rafler dans ses ruelles,  
Pour les faire emporter par les nefes de son port,  
Tous les grands chiens galeux dont les bandes cruelles  
Se nourrissaient d'ordure en roulant des yeux d'or.

La tartane ventrue et les caïques minces  
Les débarquèrent tous dans l'île d'Oxia.  
C'était un roc perdu de l'Archipel des Princes.  
Et cette île, dès lors, nuit et jour, aboya.

Ce fut l'Île des Chiens, où, sans manger, sans boire,  
Les chiens, mâchant le roc, lapant l'azur amer,  
Couraient d'un promontoire à l'autre promontoire,  
Se battaient, et crevaient en regardant la mer.

Cette île qui hurlait lorsque montait la lune  
Epouvanta longtemps les nocturnes rameurs.  
Elle empesta les soirs. Et puis, une par une,  
On entendit au loin s'éteindre les clameurs.

Tous les chiens étaient morts. Et le dernier squelette  
N'offrant plus de charogne au dernier survivant,  
Il y eut une odeur d'algue et de violette  
Qui reprit peu à peu possession du vent.

Mais l'île reste infâme. En vain elle se bleute  
Au crépuscule, en vain elle est rose au matin :  
Le spectre d'une meute appelle une autre meute  
Sur ces bords trop souillés pour changer de destin.

Un jour qu'il plaisantait pour se croire tranquille :  
« Irai-je à Sainte-Hélène ? » a dit Guillaume deux.  
Que les Hohenzollern ne cherchent pas une île :  
Puisque l'Île des Chiens existe, elle est pour eux !

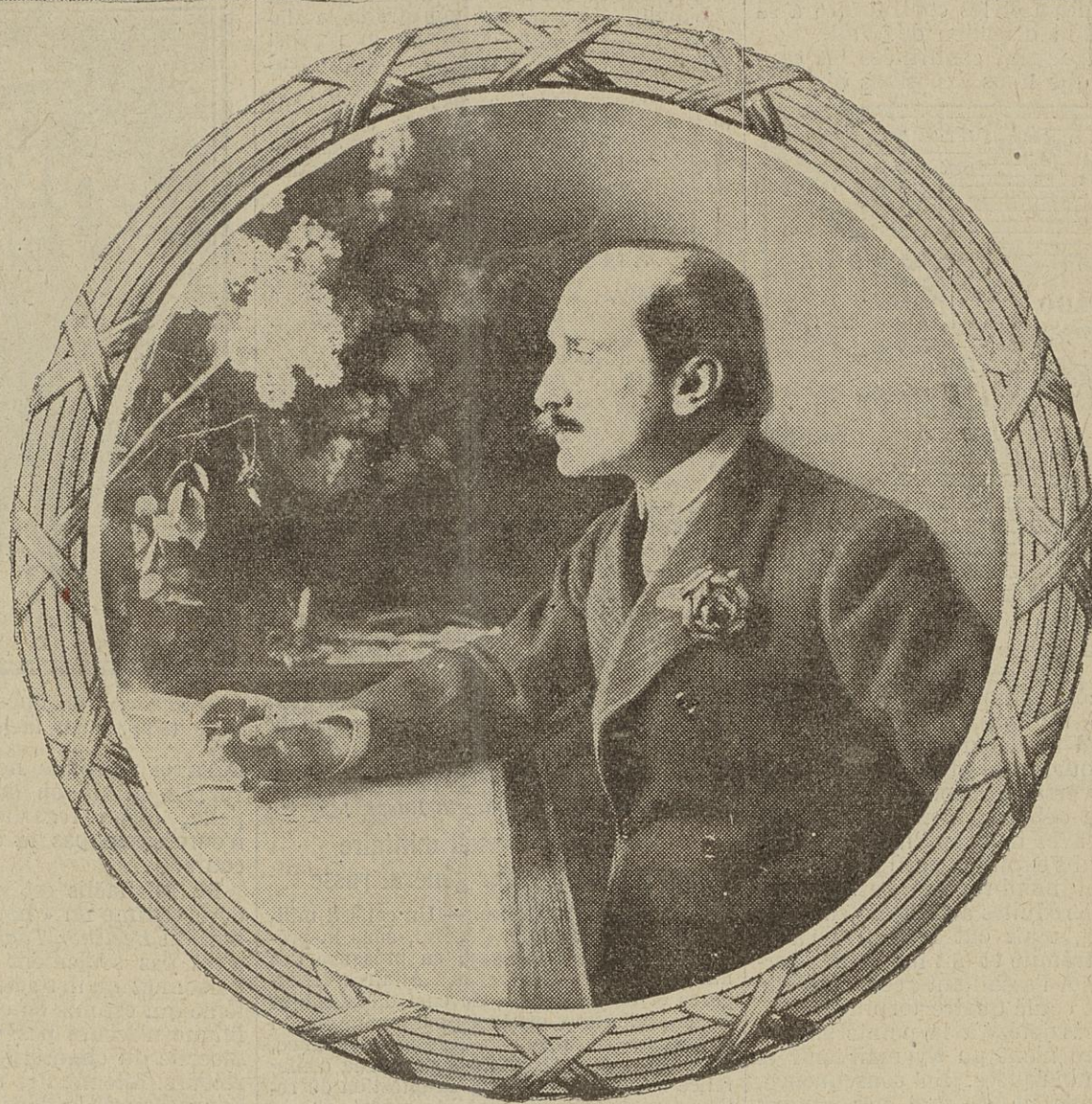
Lorsque l'Humanité cessera d'être esclave,  
Elle se souviendra que les Turcs ont songé  
A préparer le roc tout couronné de bave  
Qui doit être le parc du suprême Enragé.

L'Île des Chiens ! — C'est là qu'on voudra qu'il séjourne,  
Morne, affamé, spumeux, et qu'il rôde, et qu'il n'ait  
Qu'à retourner sans cesse à quoi le chien retourne,  
Comme sans cesse à lui son peuple retournait !

L'Île des Chiens ! — Pour faire, autour des agonies,  
Pulluler une larve au rictus éternel,  
Les chiennes que les Grecs nommaient les Erinnyes  
S'accouplent dans cette île aux chiens de Jézabel.

Comme si c'était là qu'il fallait que tu vinsses,  
Sire, avec ta famille et tes Autrichiens,  
Les Turcs avaient compris que de l'Île des Princes  
Ils devaient à jamais faire l'Île des Chiens.

Au lieu d'être entouré, dans une île hautaine,  
Par la fidélité d'un pur état-major,  
L'homme verra vers lui ramper la meute obscène  
Qu'il instruisit à mordre, et qui veut mordre encor.



Sainte-Hélène, a-t-il dit ? Le rocher dont une aile  
Vient immortellement caresser les parois ?  
Non ! mais le récif bas où l'eau sordide mêle  
Aux ossements de chiens des carcasses de rois !

Oxia, tu seras l'île nauséabonde,  
Fourrière des kronprinz, chenil des archiducs,  
Où ceux qui dans leur gueule ont fait craquer le monde  
Mâchonneront un os pour en tirer les suc.

C'est là qu'il faudra tous, un jour, qu'on les concentre,  
Pour que tous les césars et que tous les cyrus,  
Fous, se happant l'oreille et s'arrachant le ventre,  
Ne puissent plus qu'entre eux échanger leur virus !

Là que, se disputant un mort comme un royaume,  
On verra, l'un vers l'autre à tâtons se traînant,  
Le Ruprecht dépecer le Charle, et le Guillaume  
Fouiller dans ce qui reste encor du Ferdinand.

Pour que le monde, ayant circonscrit sur l'eau glauque  
Les cris de cage et les odeurs d'équarissage,  
Entende peu à peu se taire l'île rauque  
Et respire le soir, enfin, dans l'air du soir !

Sainte-Hélène ? Allons donc ! N'acceptant plus vos règles,  
La Fable aux seuls Titans réserve ses sommets.  
L'île où vous crèveriez serait l'Île des Aigles ?  
Mais l'Histoire se dresse et rit dans l'ombre ! Mais

La Marseillaise est là qui, levant, hors d'haleine,  
Le fouet qu'elle se fit de nos antiques liens,  
Vous pousse devant elle en criant : « Sainte-Hélène ?  
L'Île des Chiens ! l'Île des Chiens ! l'Île des Chiens ! »

Car la joie et la paix ne seront qu'éphémères  
Et les songes humains resteront en danger  
Tant que les peuples, Dieu, la Justice et les mères  
N'auront pas vu ces rois, sur ce roc, se manger !

*Edmond Rostand*



## LA BATAILLE DANS LE GOLFE DE RIGA

L'ENNEMI EST REJETÉ DE L'ILE DE DAGO,  
IL GAGNE DU TERRAIN DANS L'ILE D'ÆSEL  
ET ATTAQUE MAINTENANT L'ILE DE MOON

Un communiqué officieux que publient les journaux russes d'hier fait prévoir que les opérations engagées par les forces navales allemandes vers le golfe de Riga pourraient modifier la situation des troupes russes qui défendent le plateau de Wenden et les contraignent à se replier dans la direction de Walk.

Ainsi se trouvent confirmées les considérations que nous exposions hier ici.

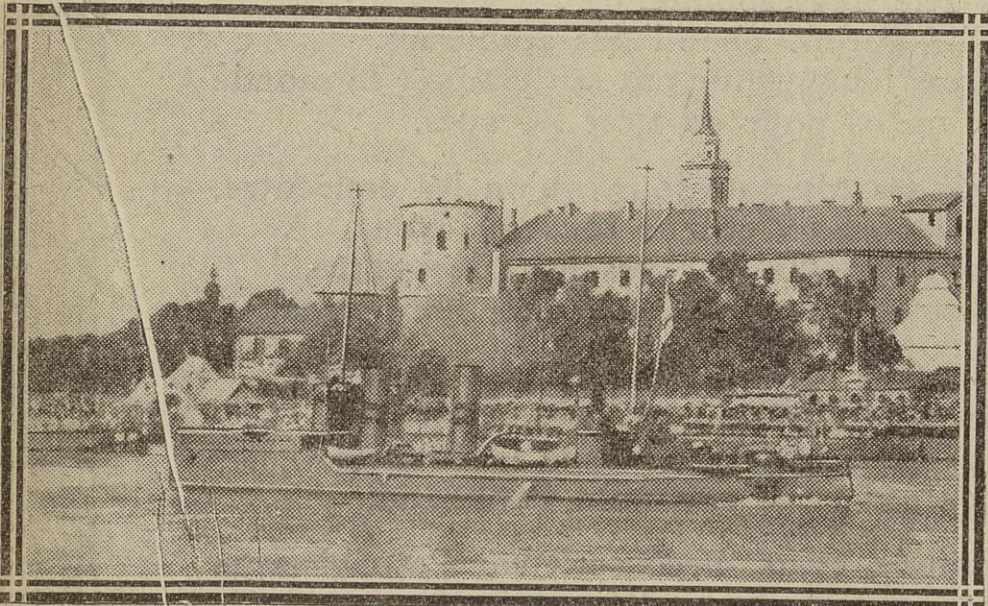


sur les desseins probables de l'ennemi : avant de « marcher sur Petrograd », qui se trouve à plus de cinq cents kilomètres de la côte estonienne, le bon sens élémentaire indique en effet qu'il lui faut d'abord se débarrasser de l'armée russe qui pourrait le prendre de flanc et reste un adversaire redoutable.

Le double débarquement paraît avoir été exécuté avec une rapidité remarquable, mais qui s'explique par l'énorme supériorité du nombre. Les batteries de terre ont été réduites au silence en quelques heures, mais ont lutté jusqu'à la dernière extrémité et ont infligé des pertes sérieuses à l'assaillant : celles de l'île de Dago ont coulé quatre torpilleurs.

Les troupes jetées à la pointe sud de l'île de Dago n'ont pu s'y maintenir et se sont rembarquées. En conséquence, les Allemands ne se sont pas rendus maîtres de la passe de Soela, comprise entre les deux îles ; une tentative de leur flotte pour la forcer a été repoussée par les navires russes.

Par contre, les contingents beaucoup plus importants qui ont été débarqués dans l'île d'Æsel, vers la baie de Tagelach, ont progressé vers le centre et l'est de l'île, en refoulant les troupes russes,



UN CONTRE-TORPILLEUR RUSSE DANS LE PORT DE RIGA, PEU DE TEMPS AVANT L'OCCUPATION DE CE PORT PAR LES ALLEMANDS

et le débarquement, couvert par des forces navales considérables, a continué ; peut-être même s'est-il étendu à d'autres points du littoral, les ouvrages qui défendaient la presqu'île de Sworbe ayant été détruits ; cette presqu'île couvre à l'ouest la côte méridionale, où se trouve Arensburg, la capitale. D'après les nouvelles allemandes, la ville serait en feu.

De ces diverses indications, on peut conclure que les Russes ont évacué ou sont sur le point d'évacuer complètement l'île d'Æsel. Mais ils défendent l'île de Moon, qui lui fait suite à l'est et lui est rattachée par une digue. Des détachements ennemis qui s'étaient approchés de l'extrémité de cette digue dans l'île d'Æsel, vers Orissar, ont été repoussés. Le combat continue.

Si les Allemands réussissent à s'établir dans l'île de Moon, ils pourront, en se rendant maîtres de la passe comprise entre cette île et le continent, couper la communication entre les golfes de Riga et de Finlande, ce qui obligerait les navires russes à abandonner sans tarder le golfe de Riga, sous peine de se laisser embouteiller.

Jean VILLARS.

## L'armée russe sera-t-elle obligée de rectifier son front Nord ?

PETROGRAD, 13 octobre. — Un communiqué officieux constate que la prise d'Æsel et de Dago a fait perdre aux Russes leur situation jusqu'ici prédominante dans le golfe de Riga.

Il fait prévoir de nouvelles opérations de l'ennemi, probablement dans la direction de Hapsal.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE  
Rue de Rivoli, 53, PARIS  
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc

Le communiqué termine en disant que les événements du golfe de Riga peuvent avoir une répercussion sur la situation des troupes russes occupant les positions de Segewold, où on aura besoin de changer le front en le rapprochant de la ligne Wenden-Walk, dès la rentrée du quartier général.

L'amiral Verdevsky, ministre de la Marine, a fait au gouvernement un rapport sur la situation créée par le débarquement des Allemands.

Le gouvernement a décidé aussitôt de mettre provisoirement de côté toutes les questions de politique intérieure et de concentrer toutes ses forces à l'organisation de la défense du pays.

## Un émouvant appel de Kerensky à la flotte de la Baltique

PETROGRAD, 13 octobre. — M. Kerensky a adressé au commandant en chef des armées du front nord le télégramme suivant :

Dites à la flotte de la Baltique que l'heure redoutable de l'épreuve est venue. La Russie attend pour son salut un effort vaillant de la marine, et moi, comme généralissime, je donne aux matelots le commandement de se sacrifier.

L'heure vient où la flotte de la Baltique peut défendre l'honneur de la patrie et les grandes traditions de la liberté et de la révolution. Il est temps de réfléchir sérieusement et de cesser de coopérer involontairement à la cause ennemie.

La garnison de Cronstadt a fait déjà, par son attitude, que les ressources défensives de la forteresse ne sont pas complètes. Que tous se rappellent que la patrie ne pardonnera pas la légèreté criminelle ou l'insubordination malveillante. Que l'abominable crime du cuirassé Pétropawlsk soit racheté, que la flotte repousse l'ennemi sous le commandement de ses officiers dont l'amour pour la patrie est connu de toute la Russie !

## Important conseil militaire au grand quartier général russe

PETROGRAD, 13 octobre. — Un conseil militaire tenu au quartier général, sous la présidence de M. Kerensky, en présence des ministres de la Guerre, des Affaires étrangères et de la Marine, du chef d'état-major et généralissime, général Doukhonine, et du nouvel ambassadeur de Russie en France, M. Maklakof, a discuté, en vue de la conférence interalliée de Paris, la question du relèvement de la combativité de l'armée russe.

Le conseil a adopté un programme de mesures destinées à régénérer la discipline et établissant dans ce but un enseignement systématique destiné aux soldats ; l'application des procédés techniques résultant de la guerre actuelle, tant sur le front russe que sur le front occidental ; un strict règlement pour la vie intérieure et le travail des soldats qui devra produire son maximum d'intensité.

A la Matinée nationale  
Edmond Rostand lut hier  
deux vibrants poèmes

Hier a eu lieu, à la Sorbonne, la première Matinée nationale, qui, annonçant le précieux concours de M. Edmond Rostand, a réuni un public nombreux et choisi.

M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, a prononcé un discours bref et éloquent, au cours duquel il affirmait à nouveau la foi dans la victoire, aujourd'hui inébranlable.

« Il n'est pas un Français, a-t-il dit, qui ne sache que l'Allemagne ne peut plus espérer nous vaincre par les armes. L'armée qui n'a pu, même au prix de sacrifices foudroyants, franchir les remparts de Verdun, ne saurait pas un mètre de plus du territoire français.

« Les incendiaires de Louvain, de Soissons, d'Arras et de Reims ne comptent plus que sur leur propagande pour nous désunir ou nous décourager, et il nous suffit de répondre par le mépris à de si odieuses espérances. Les Français de l'arrière seront dignes, jusqu'au bout, des héros du front.

L'orateur a rappelé ensuite qu'il est d'autres champs de bataille que ceux où le sang coule et a conclu à la nécessité pour la France de l'endemain victorieux par son art et sa pensée.

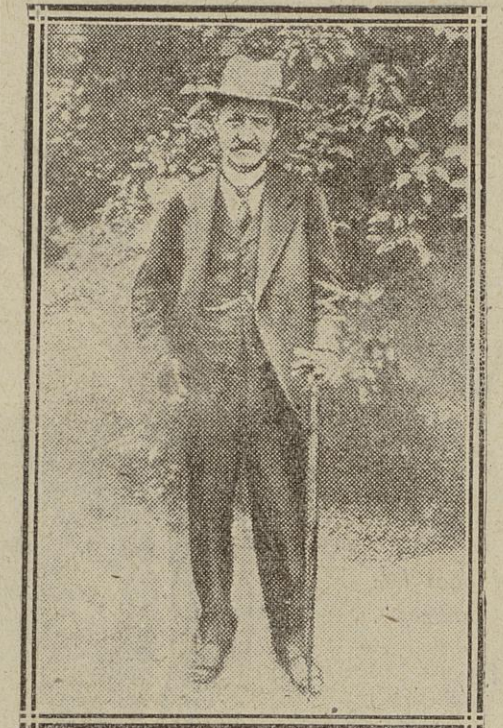
Après l'audition d'un programme fort intéressant, au cours duquel se sont fait entendre M. Delmas, Mme Bathori, Mlle Duménil et Marie Leconte, M. Rostand est enfin arrivé sur la scène, où il fut reçu par une ovation qui se changea en triomphe après qu'il eut dit lui-même, comme il sait le faire, deux poèmes vibrants contre nos ennemis.

[Nos lecteurs ont trouvé, en première page, l'un de ces poèmes, dont l'auteur a bien voulu nous réserver la primeur.]

IL Y A EN ALLEMAGNE  
UNE CRISE D'ANARCHIE  
GOUVERNEMENTALE

Même au prix de luttes intérieures, les pangermanistes essaieront de sauver Michaëlis, qui est leur dernier espoir.

Guillaume II ne sera de retour à Berlin que mercredi. D'ici là, aucune décision ne saurait être prise au sujet du chancelier. Mais, dans cet intervalle, le



M. MICHAËLIS  
(d'après un instantané récent)

désarroi politique ne peut que s'aggraver. La démission de l'amiral von Capelle, qu'on regarde comme acquise, n'empêchera pas la crise de suivre son cours.

M. Michaëlis est généralement considéré comme un « homme fini », selon le mot du *Berliner Tageblatt*. Pourtant, ce n'est pas seulement d'une question de personnes qu'il s'agit. C'est tout le système qui est mis en cause. L'opinion publique n'accuse pas uniquement la médiocrité du chancelier et de ses collaborateurs. Elle montre une absence de confiance complète dans toute combinaison bureaucratique du même genre. En même temps, nulle part on n'aperçoit l'homme fort, capable de faire face à des difficultés qui, tout le monde le sent, vont devenir de plus en plus inextricables pour l'empire allemand.

Le Reichstag lui-même, qui n'a pas encore pris l'habitude de la hardiesse vis-à-vis du pouvoir, semble douter de ses forces. Ce n'est donc pas sans raison que les journaux de gauche expriment plus de découragement que d'espoir et se lamentent sur l'anarchie et l'incapacité générales. Que, dans l'empire autoritaire des Hohenzollern, on se plaigne de l'anarchie gouvernementale, c'est un phénomène au moins aussi significatif que la rébellion de la flotte.

Quant aux pangermanistes et aux réactionnaires, avec l'entêtement desquels il faut toujours compter, ils manifestent l'intention de soutenir tant qu'ils pourront le docteur Michaëlis. Ils savent qu'ils ne peuvent espérer de meilleur chancelier, à leur point de vue, que celui qui a été choisi et imposé au mois de juillet par Hindenburg. Dans le trouble général, ils continuent leur campagne d'excitation contre le Reichstag. L'acharnement de ces hommes intraitables, qui n'ont rien appris et qui disposent de hautes influences à la tête de l'empire, promet, pour un avenir prochain, des luttes sérieuses et peut-être de graves convulsions à l'intérieur de l'Allemagne. — J. B.

MM. Painlevé et Loucheur  
revenant d'Angleterre  
sont rentrés hier à Paris

M. Painlevé, président du Conseil, ministre de la Guerre, et M. Loucheur, ministre de l'Armement, sont rentrés, hier après-midi, de Londres, où ils ont eu de nombreuses conférences avec divers membres du gouvernement anglais.

La ville de Dunkerque  
décorée de la croix de guerre

Le jour de son départ pour l'Angleterre, M. Painlevé a visité la ville de Dunkerque et s'est longuement entretenu avec les autorités locales.

Accompagné de MM. Loucheur, ministre des Munitions, et Franklin-Bouillon, ministre d'Etat, ainsi que du général Foch, M. Painlevé a cherché à se rendre compte de l'état de la ville, afin de décider des mesures que comporte la situation. Il en a profité pour exprimer aux autorités et à la population si éprouvée l'expression de la sympathie du gouvernement.

Il fut reçu à l'hôtel de ville par le général Laborin, gouverneur, et le commandant Terquem, maire ; ce dernier a exalté le moral de la population dunkerquoise, toujours fière de sa glorieuse histoire.

Le président du Conseil a répondu en annonçant que la ville de Dunkerque était citée à l'ordre de l'armée.

Cette citation complète celle de 1793, par laquelle « Dunkerque a bien mérité de la patrie ».



ARMES DE LA VILLE DE DUNKERQUE

AUTOUR D'UNE IMPORTANTE DÉPOSITION  
M. SOTTOLANA, QUI ACCOMPAGNA CAVALLINI  
LORS DE LA LIVRAISON DU MILLION A BOLO,  
NOUS FAIT LE RÉCIT DE CETTE AVENTURE

Nous avons pu joindre, hier, M. Edoardo Sottolana, le baryton italien qui se trouve, bien contre son gré, mêlé dans l'affaire Bolo-Cavallini.

M. Sottolana est un artiste de grande valeur dont la renommée est établie depuis longtemps. C'est avec un effacement sincère qu'il voit cette nouvelle réclame faite autour de son nom, et il nous a avoué être très heureux de pouvoir rectifier les nombreuses inexactitudes dans lesquelles on est tombé parfois en parlant de lui.

Il nous a également fourni quelques détails encore inconnus sur l'affaire.

Je connais le « commandeur » Cavallini depuis six ou sept ans. Je fis sa connaissance dans les salons de Mme Ricci, une cantatrice italienne établie à Paris, qui recevait beaucoup. Elle demeurait, d'abord, boulevard Malesherbes ; puis elle prit un appartement boulevard Pereire, et M. Cavallini vint habiter avec elle. Elle devait déménager une troisième fois, pour s'établir un peu plus loin, sur le même boulevard. Il y a un an et demi, M. Cavallini et Mme Ricci cessèrent d'habiter Paris, pour s'établir à Rome.

Pendant longtemps, donc, je fréquentai la maison de Mme Ricci, y rencontrant régulièrement M. Cavallini. Je savais qu'il avait été mêlé à quelques scandales, à Rome, mais ici, à Paris, en dehors de sa liaison avec Mme Ricci, qui tout le monde connaissait, j'ignorais tout de sa vie privée.

La guerre éclata, et vers la fin d'août 1914, M. Cavallini et Mme Ricci partirent pour l'Italie. Pendant quatre ou cinq mois, je n'eus plus aucune nouvelle d'eux. Puis, vers la fin de 1914 et le commencement de 1915, je commençai à recevoir de nombreuses lettres de Cavallini. Il me pria de lui faire suivre la correspondance arrivée à Paris pour lui, et me chargea de quelques menues commissions. Peu à peu, ses exigences augmentèrent. Sous l'excuse que la poste ne marchait pas régulièrement, il m'envoyait des lettres que je devais mettre aux boîtes parisiennes ou apporter moi-même aux adresses des enveloppes.

Et ces lettres étaient adressées...

Vous me permettez de taire les noms, le capitaine Bouchardon m'en avait prié. Je peux vous affirmer, toutefois, qu'il s'agissait presque toujours de hautes, très hautes personnalités. On a prononcé les noms de quelques-unes ; les autres sont encore inconnus.

Je ne vous cache pas que ma femme n'aimait pas les commissions auxquelles je me livrais pour M. Cavallini, mais, à vrai dire, je n'y trouvais aucun mal, et je continuai pendant longtemps à lui rendre service. D'ailleurs, tous les six ou sept mois, j'envoyais de Rome un billet de 100 francs pour les frais de poste et autres.

Ce fut le 1<sup>er</sup> avril 1915 que Cavallini revint à Paris. Un petit bleu me prévint qu'il était descendu au Grand Hôtel et qu'il m'y attendait. Je m'y rendis. Il me dit :

« Je dois toucher une somme importante au Crédit Lyonnais. Voulez-vous m'y accompagner ? »

« J'acceptai ; nous sortîmes et Cavallini acheta, à l'Old England, une grande valise en cuir, puis nous nous rendîmes au Crédit Lyonnais, où Cavallini présenta un chèque au guichet. L'employé eut un sursaut en lisant la somme inscrite.

« Un million, dit-il, — on voit bien que nous sommes au 1<sup>er</sup> avril.

« Mais non, — répondit Cavallini, — c'est la somme que je désire encaisser.

« En effet, le chèque, envoyé au contrôle, revenait avec ordre de paiement. On nous fit entrer dans un bureau où on lui compta le million en dix paquets de cent billets de mille francs. Cavallini vérifia le contenu de deux paquets, pris au hasard, puis mit la somme dans la valise, en y ajoutant une autre somme de plusieurs centaines de mille francs (je ne pourrais pas préciser le chiffre) qu'il avait sortie de la poche intérieure d'un pardessus.

« Nous sortîmes, et, en remontant dans le taxi, Cavallini donna l'adresse de la rue de Phalsbourg, 17. Il me dit :

« J'apporte cette somme à quelqu'un qui ne me laissera pas de reçu. Je vous y emmène pour avoir un ami comme témoin. Cavallini fit arrêter la voiture au coin de la rue de Phalsbourg et de la place Malesherbes, me pria de l'attendre. Il descendit avec la précieuse valise et je le vis pénétrer dans la demeure de Bolo.

« Car je connaissais Bolo depuis six ans, et j'avais connu par l'entremise de Cavallini les circonstances que voici : J'étais allé chanter, un soir, au 17 de la rue de Phalsbourg, avec Mme Ricci, qui était une assidue de la maison. Il y avait, ce soir-là, une grande réception. Mais je dois faire remarquer ici que si Bolo a le million allemand facile, il a, par contre, le louis français très difficile. En effet, je n'ai jamais touché le premier sou des quinze louis qui m'avaient été promis comme cachet. M. Bolo oubliait même de me déposer une carte !

« Mais fermons la parenthèse et revenons à Cavallini et à la valise. De l'endroit où la voiture s'était arrêtée, je pouvais fort bien voir, à travers les vitrines d'une épicerie, ce qui se passait à l'entrée du 17 de la rue de Phalsbourg. J'attendis ainsi pendant plus de trois quarts d'heure, lorsque je vis paraître sur le seuil Cavallini et Bolo. Ils se serrèrent la main, et, tandis que Bolo se dirigeait vers le parc Monceau, Cavallini vint me rejoindre. Je n'avais donc pas du tout parlé à Bolo et celui-ci n'avait pas pu dire à Cavallini de me remettre 100 francs, comme il a été écrit. Cavallini m'emmena déjeuner et, comme il lui était arrivé déjà une autre fois, me remit cinq louis en me disant que c'était Mme Ricci qui les offrait à ma petite fille.

« Cavallini repartit le même jour et continua à m'envoyer, de Rome, la correspondance à mettre à la poste ici. J'oubliais de vous dire que, parfois, quelques-unes des personnalités auxquelles j'ai fait allusion plus haut venaient me voir pour me remet-

tre des lettres que je devais expédier à Cavallini.

« Je continuai ainsi jusqu'aux derniers jours de septembre. A cette époque, en lisant un journal parisien, je commençai à voir cité le nom de Bolo. Mis en éveil, je cessai d'expédier la correspondance à Rome. Peu de jours après, l'apparition du nom de Cavallini m'alarma.

« Je me rendis immédiatement à l'ambas-



M. SOTTOLANA

sade de Paris, où je racontai tout. On recut ma déclaration en me conseillant d'aller aussi au ministère de l'Intérieur.

« Là, on enregistra ma déposition, et hier, finalement, j'ai été appelé par le capitaine Bouchardon, à qui j'ai raconté toute la vérité.

## Le dimanche du capitaine Bouchardon

Le capitaine Bouchardon ne connaît plus le repos dominical : il est venu, hier, au Palais, où il s'est occupé de la vérification d'un certain nombre de documents récemment versés au dossier. Il a, ensuite, adressé plusieurs commissions rogatoires à des parquets de province en vue d'obtenir des précisions sur l'affaire Bolo pacha.

Le capitaine rapporteur n'a, cependant, entendu aucun témoin.

Le dimanche de M<sup>re</sup> Bonzon

M<sup>re</sup> Jacques Bonzon a rendu, hier, visite à ses clients. En quittant la prison de Saint-Lazare, où il s'est entretenu avec M<sup>re</sup> Turmel, M<sup>re</sup> Bonzon s'est dirigé vers la prison de la Santé pour conférer avec M. Turmel au sujet de l'interrogatoire que celui-ci doit subir aujourd'hui.

Le défenseur s'est ensuite fait conduire à Fresnes, où il a eu un long entretien avec Bolo pacha.

D'autre part, M<sup>re</sup> Jacques Bonzon nous a écrit pour mettre au point l'incident qui s'est produit samedi, au cours de l'interrogatoire de Mme Turmel.

Le défenseur déclare : « La note du parquet est fâcheusement incomplète. Elle omet : 1<sup>o</sup> d'indiquer qu'à 3 heures de l'après-midi j'étais le premier à saisir M. le procureur général ; 2<sup>o</sup> de publier les propos que M. Gilbert tint à ma cliente et qui m'obligèrent à intervenir pour protéger sa dignité de femme. »

## L'affaire du chèque

Les « opérations » d'Almeryda à Marseille

A la suite du témoignage de M. Maurice Privat, que nous avons relaté, le capitaine Bouchardon avait adressé une commission rogatoire au parquet de Marseille, à l'effet de recueillir des précisions sur les agissements de Miguel Almeryda au cours de son séjour dans cette ville.

Le capitaine Massières, rapporteur près du conseil de guerre de la 15<sup>e</sup> région, a entendu, hier après-midi, M. Denys Bourdet, directeur du *Soleil du Midi*, sur les pourparlers engagés par Almeryda en vue de fonder, à Marseille, un organe qui se serait également appelé le *Bonnet Rouge*.

D'autres témoignages seront recueillis.

Douze indigènes Basutos  
ont chanté hier après-midi  
au temple de l'Oratoire

Un certain nombre de Basutos — indigènes du Basutoland, protectorat anglais compris entre le Cap, le Natal et l'Orange — qui, depuis dix mois, sont en France au service de l'armée britannique, ont été autorisés à venir à Paris. Ils arrivent directement du front, où ils sont employés à de pénibles travaux dans les dépôts de munitions.

Nègres du plus beau noir, solides et trapus, l'œil vif et l'air intelligent, ils portent crânement un uniforme gros bleu qui se rapproche beaucoup de celui de nos « marsouins ».

Douze de ces Basutos, ayant le grade de sous-officier, ont embrassé la religion protestante. Hier, à 16 heures, ils ont été reçus au temple de l'Oratoire.

L'un d'eux, qui dans son pays est rédacteur d'un journal religieux, a dit dans son langage le plaisir que lui et ses compatriotes avaient de se trouver à Paris et dans l'église des missions évangéliques.

Puis, les Basutos ont fait entendre un cantique à plusieurs voix, au rythme étrange, qui a témoigné du moins qu'ils sont doués d'un sens musical très développé.

## La fourragère

Par décision du commandant en chef des armées, la fourragère a été conférée aux 6<sup>e</sup>, 43<sup>e</sup> et 53<sup>e</sup> régiments d'infanterie coloniale.

OBÉSITÉ  
**LIN-TARIN**  
CONSTIPATION



LES CONTES D'EXCELSIOR

## L'INFLUENCE DU COSTUME

PAR

LÉON GROG

— Vous m'avez demandé, chef ?  
— Ah ! C'est vous, Potrat ?... Oui, j'ai un  
filon pour vous. Voulez-vous quitter le dépôt  
pour être affecté à Paris ?

— Si je veux être affecté à Paris !...  
Potrat n'en dit pas plus long, mais sa mi-  
nique fut éloquent. En réalité, il étouffait  
de joie, à cette proposition inattendue. De-  
puis six mois qu'il était versé dans l'auxi-  
liaire pour la blessure qui lui avait atrophié  
le bras gauche, il se morfondait dans cette  
maison de la ville de l'Ouest, où la pluie tom-  
bait presque perpétuellement, sur sa tête  
jaunie par le soleil, il ne cachait à per-  
sonne qu'il en avait "marre" et qu'il se lan-  
guissait de "Pantruche".

Le sergent-major, ayant consulté des pa-  
piers, continua :  
— Vous ferez exactement l'affaire : vous  
avez la croix de guerre, deux chevrons de  
blessures et trois chevrons de présence, vous  
mesurez 1m75... C'est parfait...  
— C'est pour quoi faire ? s'enquit timide-  
ment Potrat.

— C'est pour être gardien de la paix, ré-  
pondit le chef.

Instantanément, la figure de Potrat s'as-  
sombrit, et il fit un geste de refus. Toute sa  
joie était tombée. Il grommela :  
— Rien à faire, chef... Je ne veux pas être  
"fic" !...

Il ne développa point les raisons de cette  
répugnance, mais il les sentit intensément.  
Toujours il avait détesté les agents, tout  
d'abord quand il était enfant, par instinct  
frondeur de faubourien, ennemi de toute au-  
torité ; puis, quand il fut homme, pour des  
motifs plus précis. En sa qualité de chauffeur  
de taxi-auto, il avait eu maintes contraven-  
tions, pour des infractions aux règlements  
sur la circulation, et il avait coutume de  
dire : "Je ne suis pas méchant, mais je ne  
peux pas voir un fic en face. Faudra, bien  
sur, qu'un jour j'en démolisse un !" D'ail-  
leurs, comme il était encore moins méchant  
qu'il le proclamait, il n'avait jamais démolie  
personne. Mais sa haine pour les agents  
était solide et vivace.

Le sergent-major, qui ne voulait pas four-  
nir un "état-néant", et qui avait déjà écrit  
en belle ronde, sur sa feuille, le nom de Po-  
trat (Ludovic), entreprit de convaincre le ré-  
calcitrant. Il énuméra les avantages attachés  
au poste, la paye relativement élevée, la con-  
sécration que la population vouerait certai-  
nement aux nouveaux agents, chevrons et  
décorés, les joies de la vie de famille :

— Voyons, Potrat ! Vous qui êtes, Pa-  
sien !...

Mais Potrat secouait la tête négativement.  
Il ne voulait pas être "fic", cet homme.

Enfin, par un trait de génie, le chef trouva  
le seul argument qui pût porter :

— Si vous remplacez un agent, cela en fera  
toujours un que vous débarrasserez et qui s'en  
ira au front !

Potrat eut un brusque mouvement. Par-  
bleu ! le chef avait raison ! Et, cette fois, il  
accepta...

Quelques semaines après, vêtu en gardien  
de la paix, il se promenait le long du boule-  
vard de la Chapelle, de ce pas tranquille et  
lent qui est celui des agents en service. Mal-  
gré lui, il sentait se fondre ses préventions et  
ses antipathies ; il éprouvait quelque fierté à  
faire bomber, de sa poitrine robuste, le drap  
de son uniforme. En même temps qu'il l'avait  
endossé, cet uniforme, il s'était senti investi  
d'un vague respect pour ses fonctions nou-  
velles et pour soi-même. Sa mentalité éva-  
luait insensiblement. Sa face rose et pleine  
d'homme bien nourri ; sa bouche dédaigneu-  
se, surmontée de la forte moustache copieu-  
sement cirée, son regard placide, expri-  
maient, en même temps qu'une digestion  
parfaite, un mépris inconscient pour les in-  
dépandants qui n'appartenaient pas à la caste  
sacrée des fonctionnaires...

— Ludo ! fit une voix.

Il se retourna et vit une femme qui lui sou-  
riaient. Cette femme était vêtue de kaki et coif-  
fée d'une casquette plate.

— Mérie ! murmura-t-il.

Une seconde, ils se contemplèrent, éva-  
quant des souvenirs amoureux d'avant-  
guerre.

Mérie reprit :  
— Ainsi, te voilà fic, à présent... Oh ! Je  
n'en veux pas pour ça... Il n'y a pas de  
sot métier... Moi, je me suis mis chauffeur  
de taxi-auto...

Elle continua de bavarder durant plusieurs  
minutes, les yeux brillants, la bouche parée  
d'un sourire très doux.

Mais Ludovic semblait soucieux. Une lutte  
se livrait en lui, entre le vieil homme et le  
nouveau. Enfin, il parla :

— Tu as tes papiers de chauffeur ? de-  
manda-t-il.

Étonnée, elle lui tendit un portefeuille,  
qu'il inventoria rapidement. Puis, ayant sorti  
un calepin de sa poche, Ludovic Potrat dé-  
créta :

— Ces papiers ne sont pas en règle ; je  
vous dresse une contravention.

Sans vouloir entendre les protestations in-  
dignées de Mérie, il verbalisa. Et, comme elle  
le traitait sans égards, il prononça, en fai-  
sant rouler les 7 :

— Tâchez moyen de ne pas outrager l'au-  
torité... Et croyez !

Quand Mérie, remontée sur son siège, se  
disposait à s'éloigner, Potrat, stupéfait de ce  
qu'il venait de faire, faillit courir après elle,  
pour lui demander pardon.

Mais il se contint, et, comme il avait quel-  
que lecture, il se consola d'avoir perdu sa  
bonne amie, en se comparant mentalement à  
Brutus, qui sacrifia ses propres enfants au  
salut de la République...

Léon GROG.

## On entendra les sirènes

## demain à Paris

Demain entre quatre et cinq heures du  
soir les sirènes se feront entendre dans la  
partie nord de Paris. Ce seront des expérien-  
ces faites pour essayer les sirènes et trom-  
pes installées à poste fixe dans les usines.

## LE "TIP" remplace le Beurre

2fr. 10le. 1/2 kilo chez tous les M<sup>rs</sup> de Comestibles  
Exposition Provinces franco postal domicile contre  
mandat : 2 Kilos 9 fr. 25 ; 4 Kilos 17 fr. 85.  
Aug. PELLERIN, 82, r. Rambuteau, Paris

5 HEURES  
DU  
MATIN

## DERNIÈRE HEURE

5 HEURES  
DU  
MATINLE GÉNÉRAL ALEXEIEFF CROIT  
A L'ENTREE EN LIGNE  
DES JAPONAIS EN EUROPE

Ce sera, dit-il, un des sujets à l'ordre  
du jour de la Conférence  
des Alliés.

PETROGRAD, 14 octobre. — Le général  
Alexeïeff, à son arrivée au grand quartier gé-  
néral, où se trouvaient déjà M. Kerensky  
et les ministres de la Guerre, des Affaires  
étrangères et de la Marine, a fait à un  
rédacteur du journal *Outro Rossii*, de Mos-  
cou, les déclarations suivantes :

« Je suis venu ici pour obtenir du gouver-  
nement des instructions nettes et catégori-  
ques pour ma mission à la conférence in-  
ternationale de Paris. De toute évidence, cette  
conférence voudra connaître exactement  
quelles sont la force actuelle de la Russie,  
sa puissance combattive et son attitude fu-  
ture à l'égard des autres nations de l'En-  
tente.

« Si, au moment où la conférence tiendra  
ses séances, notre situation intérieure n'est  
pas de nature à répandre la confiance parmi  
nos alliés, il vaudra mieux que le gouver-  
nement ne m'envoie pas à Paris. Dans ce  
cas, d'ailleurs, je refuserais d'y aller.

« Mon opinion est que la conférence se  
rendra parfaitement compte de notre fai-  
blesse.

« Je crois, en outre, que le Japon fera  
son entrée sur le théâtre européen de la  
guerre. Mais il demandera certainement des  
compensations aux dépens du plus faible,  
c'est-à-dire de la Russie. »

Les libérateurs formeront  
le ministère suédois

STOCKHOLM, 14 octobre. — M. Aviden,  
après avoir pris samedi soir connaissance  
des conditions que les libéraux et les so-  
cial-démocrates mettent à leur entrée dans  
un ministère de coalition, a déclaré ce ma-  
tin au roi qu'il lui était impossible de con-  
stituer un ministère.

Le roi a demandé alors au professeur  
Eden, chef du parti libéral au Riksdag, de  
former le nouveau ministère, qui sera sans  
doute composé exclusivement d'éléments de  
gauche. (Radio.)

Des aviateurs italiens  
bombardent  
des torpilleurs ennemis

ROME, 14 octobre. — Le bureau du chef de  
l'état-major de la marine publie le commu-  
iqué suivant :

« Hier, vers 16 heures 30, nos hydravions  
ont bombardé efficacement quelques torpil-  
leurs ennemis naviguant près de la côte  
d'Istrie, une forte explosion a été constatée  
sur l'un d'eux. » (Havas.)

Les sources de pétrole  
sont en feu à Bakou

Plus de 16.000 tonnes de naphte ont été  
détruites

LONDRES, 14 octobre. — On mande d'Odessa au  
*Times* :

Un grand incendie fait rage actuellement  
à Bakou aux sources de pétrole. Plus de  
16.000 tonnes de naphte et 2.400 tonnes de  
la cause de la catastrophe est inconnue.  
kéroline ont déjà été détruites.

## LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

## Front français

14 HEURES. — En Belgique, au cours de la nuit, nos recon-  
naissances ont attaqué des patrouilles ennemies en avant de notre  
nouveau front et ramené une trentaine de prisonniers, dont  
un officier.

Sur le front de l'Aisne, la lutte d'artillerie a été par moments  
assez vive, notamment dans la région du Panthéon et sur les  
plateaux de Vauchère et de Californie.

Canonade intermittente sur le reste du front.

23 HEURES. — L'activité des deux artilleries s'est maintenue  
très vive, au cours de la journée, sur le front de l'Aisne, notam-  
ment dans la région des plateaux, entre Ailles et Craonne, ainsi  
que sur la rive droite de la Meuse. Aucune action d'infanterie.

Dans les Vosges, un coup de main ennemi sur nos petits  
postes au sud de l'Hartmannswillerkopf est resté sans succès.  
Journée calme partout ailleurs.

## Front britannique

13 HEURES. — Activité de l'artillerie ennemie au cours de  
la nuit au nord-est d'Ypres. Des reconnaissances allemandes ont  
été repoussées à l'ouest de Beclere et au nord de Poelcappelle.

Nous avons exécuté avec succès un coup de main vers Hul-  
luch.

22 HEURES 30. — Des troupes des comtés de l'Est ont  
exécuté avec succès, cet après-midi, un coup de main sur les  
tranchées allemandes au sud-est de Monchy-le-Preux et fait  
un certain nombre de prisonniers.

Grande activité des deux artilleries, au cours de la journée,  
sur le front de bataille. Aucune action d'infanterie.

Le chiffre des prisonniers faits par nous, dans la journée du 12,  
s'élève définitivement à 943, dont 41 officiers.

Hier, en raison du temps, l'activité aérienne a été faible. Nos  
pilotes ont fait, dans les intervalles de beau temps, quelque tra-  
vail d'artillerie et de photographie et reconnu les nouvelles posi-  
tions allemandes. Une de nos patrouilles a rencontré une for-  
mation ennemie deux fois plus forte qu'elle et a livré un combat  
acharné, au cours duquel quatre de nos avions ont été perdus.  
Les appareils engagés ayant combattu à très faible dis-  
tance les uns des autres, il nous a été impossible de nous rendre  
compte du nombre d'ennemis abattus. Des pilotes alliés, qui  
n'ont pas pu arriver assez tôt pour prendre part à la lutte, ont  
vu de loin plusieurs avions allemands tomber désespérés.

## Front italien

Des actions d'artillerie fréquentes, mais éparpillées, ont eu  
lieu depuis le Stelvio jusqu'au Rombon.

Sur le plateau de Bainsizza et sur le front méridional du  
Carso, des rafales de feu ont été lancées de part et d'autre.  
Les détachements ennemis qui tentaient de s'approcher de  
nos positions du Virovec, à l'ouest de Chiapovano, ont été  
promptement repoussés.

LE DISCOURS DE KÜHLMANN  
SUR L'ALSACE-LORRAINE  
A DÉSAPOINTE BENOIT XV

On convient à présent, au Vatican,  
que la démarche du pape  
a fait faillite.

ROME, 14 octobre. — D'après l'*Idea Natio-  
nale*, les déclarations de M. von Kühlmann  
auraient fait au Vatican, et particulièrement  
sur la personne même de Benoît XV, une  
impression de pénible désappointement.

« Il apparaît à présent que les assurances  
données avaient pour but unique d'encoura-  
ger l'initiative papale, qui répondait si bien  
aux désirs intéressés des Allemands.

« Après les déclarations de M. von Kühl-  
mann, on peut dire que la démarche du pape  
a fait une complète faillite. On dit aussi que  
dans l'entourage du pape on serait fort mé-  
content de l'Autriche qui, après avoir fait  
supplier le Vatican d'intervenir, après lui  
avoir fait faire de compromettantes démar-  
ches, s'est abandonnée de nouveau à une  
politique d'orgueil. » (Havas.)

Un manifeste  
de la « Patrie allemande »  
contre von Kühlmann

BERNE, 14 octobre. — Les journaux pan-  
germanistes publient un manifeste du parti  
de la Patrie allemande.

Ce manifeste, rédigé en termes assez vio-  
lents, est dirigé contre la majorité du Reichs-  
tag et contre M. von Kühlmann.

« Il nous paraît tout d'abord, dit-il, que la  
majorité du 19 juillet est déjà maintenant  
désagréée, que les instigateurs d'offres de  
paix sont de plus en plus abandonnés par  
leurs partis. Nous voulons montrer qu'il est  
la véritable majorité du peuple allemand. »

A M. von Kühlmann s'adresse le passage  
suivant :

« Que l'Alsace-Lorraine appartienne à  
l'Allemagne, c'est un fait qui n'est plus à  
discuter. On ne peut se servir de l'Alsace-  
Lorraine comme d'un paravent pour dis-  
cuser la question de la Belgique, qui est une  
question vitale pour l'Allemagne. » (Havas.)

Déjà, en février, les marins  
du cuirassé allemand « Bayern »  
s'étaient mutinés

LONDRES, 14 octobre. — Selon une dépêche  
de Copenhague aux journaux, le *Stiftstidende*  
apprend qu'une mutinerie sérieuse a éclaté  
en février à bord du nouveau cuirassé alle-  
mand *Bayern* par suite du mécontentement  
de l'équipage, causé par la mauvaise nourri-  
ture.

La mutinerie a été réprimée ; la plupart  
des membres de l'équipage ont été envoyés  
au front ; mais deux cents ont été envoyés  
à la prison navale de Cologne. (Havas.)

Une importante conférence  
se tiendra prochainement  
au quartier général allemand

ROME, 14 octobre. — L'*Idea Nazionale* ap-  
prend de Berne que, selon des informations  
venues de Berlin, un grand conseil de guerre  
se tiendra au quartier général aussitôt  
que le kaiser sera rentré de Sofia.

Hindenburg et Ludendorff y assisteront  
ainsi que le chancelier, le vice-chancelier,  
les ministres de la Guerre et de la Marine,  
Kühlmann, Bethmann-Hollweg et quelques  
autres personnalités de l'empire. La situa-  
tion politique intérieure créée par la der-  
nière session du Reichstag y sera examinée.

UN TRÈS GRAVE INCENDIE  
A ÉCLATÉ A NEW-YORK  
DANS D'ÉTRANGES CONDITIONS

Tout semble indiquer que le sinistre  
a été causé par l'explosion d'une  
bombe allemande.

NEW-YORK, 14 octobre. — En face de la  
rivière de Brooklyn, un incendie a éclaté  
dans un entrepôt de grains ; il a gagné les  
édifices voisins, causant des dégâts évalués,  
dans la matinée, à plus de cinq millions de  
francs, détruisant 160.000 boisseaux de blé.

Une enquête est commencée. Le chef de la  
brigade des pompiers envisage la possibi-  
lité d'une combustion spontanée de pous-  
sières de grains. Cependant, le surveillant  
de l'élevateur est convaincu avoir entendu  
le son d'une explosion, ce qui tendrait à  
prouver la véracité de l'hypothèse de  
bombes.

Un autre incendie a éclaté ce matin, dé-  
truisant une usine et un collège. Les dégâts  
s'élèvent à 275.000 dollars.

Une fabrique d'aéroplanes, séparée seule-  
ment par un mur très mince de l'usine in-  
cendiée, n'a pas été atteinte par les flammes.  
La plupart des aéroplanes en construc-  
tion ont pu être éloignés et n'ont même pas  
été endommagés par l'eau.

Tous les départs hollandais  
pour l'Angleterre  
sont suspendus

AMSTERDAM, 14 octobre. — Le Maasbode  
apprend qu'à la suite d'un différend avec  
l'Angleterre, tous les départs vers l'Angle-  
terre ont été suspendus. — (Havas.)

Une inspection militaire  
du général Lyautey

MEKNÈS, 12 octobre. — Le résident gé-  
néral est arrivé, le 10 octobre au soir, à  
Timahdit, base de ravitaillement du groupe  
mobile de la subdivision de Meknès, et point  
de départ de la colonne du général Poeymirau  
pour opérer une nouvelle jonction sur la  
Moulouya avec le groupe mobile de Bou-Den-  
nih, commandé par le colonel Doury.

Le général Lyautey, accompagné de Mou-  
ley-el-Mahdi, khalfat du sultan au Tafilalet,  
a quitté Timahdit où le général Poeymirau  
était venu à sa rencontre, se rendant au gué  
d'Assaka-Nabant, sur la Moulouya, point  
assigné pour la jonction des deux colonnes.

Le résident général s'est entretenu lon-  
guement de la situation politique et mili-  
taire de la région avec le général Poeymirau  
et le colonel Doury, chef du groupe mo-  
bile de Bou-Denih. Il a quitté le poste d'As-  
saka dans l'après-midi, se rendant au poste-  
redoute Desjoubert, à l'extrême avant de la  
limite de notre action au sud-ouest du  
Moyen-Atlas.

Le résident général a reçu l'hommage des  
notables des tribus des Ait-Bas, traction de  
la confédération des Beni-M'Guil, qui se  
sont ralliés et sont heureux de vivre à  
l'abri de la redoute qui protège les gros  
Ksours d'Izter et de nombreux douars éva-  
lués à 4.000 âmes contre l'incursion des re-  
belles Zaïan.

Le roi d'Espagne  
rentre à Madrid

SAINT-SÉBASTIEN, 14 octobre. — Les sou-  
verains, la cour et les membres du gouver-  
nement, en villégiature ici sont partis  
dans la soirée pour Madrid. (Havas.)

Ce que l'on dit  
à l'étranger

## LA BATAILLE DE PASSCHENDAELE

Le Times :

La phase actuelle de la bataille tend à se dé-  
velopper de plus en plus dans la lutte pour la  
possession du village de Passchendaele ou, plus  
exactement, pour la partie de la crête sur la-  
quelle se trouvent les ruines du village.

Si Passchendaele est enlevée, la partie impor-  
tante de la crête aura été gagnée. Les hauteurs  
s'étendent vers le nord, à environ 4 milles au  
delà de Passchendaele et tiennent les formida-  
bles positions de la forêt d'Houthulst.

La possession entière de ces hauteurs rendrait  
rapidement la forêt intenable. Mais en atten-  
dant nous tenons la partie la plus importante de  
la crête, sur deux milles, et la capture du reste  
ne devrait pas tarder.

Les importantes défenses qui se trouvent au  
delà de Poelcappelle constituent un obstacle sé-  
rieux, mais des positions plus fortes ont été pri-  
sées et l'achèvement de la tâche peut être attendu  
sans anxiété.

Malgré le mauvais temps actuel, la campagne  
des Flandres doit pouvoir durer encore un mois.

## LA CRISE INTÉRIEURE ALLEMANDE

La Gazette de Cologne :

Le peuple allemand voit avec un sentiment de  
soulagement le rideau se baisser sur les débats  
du Reichstag.

C'est pas un spectacle réconfortant que l'on  
a donné cette fois sur la scène publique du Par-  
lement. Tous les partis ont leur part de respon-  
sabilité : la gauche, la droite et le gouvernement.

L'impression laissée par les débats est celle  
d'un déclinement intérieur et d'un mécontente-  
ment général que la presse étrangère s'empresse  
de signaler. Elle ne sait pas que ces séances,  
si regrettables qu'elles soient, ne reflètent heu-  
reusement d'aucune façon l'opinion du peuple  
allemand, qui le prouve en apportant, obole par  
obole, ses économies pour permettre à la patrie  
allemande de se procurer les moyens qui lui sont  
nécessaires pour résister aux attaques ennemies.

M. Lansing va faire  
de nouvelles révélations

LONDRES, 14 octobre. — De New-York au  
*Daily Telegraph* :

« M. Lansing va publier de nouvelles ré-  
vélations sur les efforts criminels de l'Alle-  
magne aux Etats-Unis. »

## Mort d'un « as » italien

Le *Petit Parisien* reçoit la dépêche suivante :

ROME, 14 octobre. — L'aviateur Olivieri,  
qui abattit le premier aéroplane autrichien  
dans les lignes italiennes et qui fut le pre-  
mier « as » italien, vient de se tuer acci-  
dentellement.

Il avait à son actif douze victoires et était,  
parmi les aviateurs, le plus populaire de  
l'Italie.

Pour les agriculteurs  
mutilés

Le président de la République et M. Justin  
Godart ont inauguré, hier, la « Ferme  
de Champagne ».

Le président de la République, qui accom-  
pagnait Mme Poincaré, le général Du-  
puy et M. Justin Godart, sous-secrétaire  
d'Etat au service de Santé, s'est rendu,  
hier, à Juvisy-sur-Orge, pour inaugurer la  
« Ferme de Champagne », vaste terrain de  
50 hectares, loué par l'Union des colonies  
étrangères en France pour favoriser la  
rééducation professionnelle des agriculteurs  
mutilés.

M. Poincaré et M. Justin Godart ont été  
reçus, à leur arrivée à Juvisy, par M. Wal-  
ter V. R. Berry, président de l'Union, et  
par les membres du comité.

Au cours de la cérémonie, le président de  
la République a décerné la croix de la Lé-  
gion d'honneur aux deux vice-présidents de  
l'œuvre : M. Louis Arschér et M. Ladislas  
Kone.

## Les résultats sportifs

## CYCLISME

Au Velodrome d'Hiver. — La réunion qui de-  
vait clocher la saison au Parc des Princes s'est  
déroulée au Velodrome d'Hiver. Résultats :

*Grand Prix de Clôture* (25 kilom. derrière  
motos). — 1. Larue, en 20 m. 44 s. 3/5 ; 2. Bé-  
temps, à 625 m. ; 3. Fossier, à 2 kil. 500.

*Les 100 kilomètres à l'américaine*. — 1. Darra-  
gon-Berthet (38 points), en 2 h. 23 m. 56 s. 1/5 ;  
2. Deruyter-Suter (71 p.), à un tour ; 3. Ménager-  
Lemay (59 p.), à un tour ; 4. Thys-Jusert (59 p.) ;  
5. Ali Nefaiti-Vandenhove (46 p.).

*Le Grand Prix des Tout-Petits* (7<sup>e</sup> année). —  
Cette classique épreuve, organisée par la Société  
des Courses et réservée aux coureurs de moins  
de dix-sept ans, s'est disputée avec un plein suc-  
cès : 200 coureurs sur 240 engagés ont pris le dé-  
part donné au bas de la côte de Champigny ;  
132 se sont classés en moins d'une heure et demie  
pour 30 kilomètres de parcours (Champigny-Belle-  
croix et retour). Résultats :

1. Blanc-Garin, en 51 m. 46 s. ; 2. Pailraut, à  
deux longueurs ; 3. Raveau, à une longueur ; 4.  
Boubee, 5. Paviot, 6. Lefèvre, 7. Boso, 8. Lorient,  
9. Vançon, 10. Miscoapain.

## FOOTBALL ASSOCIATION

*La Coupe Nationale (U.F.S.A.)*. — A.S. Fran-  
çaise bat U.S. Maisons-Laffitte par 13 buts à 0 ;  
C.A.S. Générale bat C.A. du XIV<sup>e</sup> par 8 buts à 0 ;  
Racing Sports bat Stade Français par 7 buts à 3.

*Le Challenge de la Renommée (L.F.A.)*. — Paris  
Star bat Jeunesse Athlétique de Saint-Ouen par  
5 buts à 0 ; Union Sportive Suisse bat C.A. de  
Paris par 5 buts à 4.

*Les Championnats de la F.G.S.P.F.* — Enghien  
Sports bat Lorelle Sports par 5 buts à 2 ; E.S.  
Saint-Michel bat Saint-Louis de Gonzague par  
2 buts à 1.

## FOOTBALL RUGBY

C.A.S. Générale bat Stade Français par 5 points  
à 3 ; Army Service Corps bat National S.C. par  
20 points à 3 ; Racing Club de France bat A.S.  
Française par 5 points à 3.

Malgré la hausse sur les cuirs, TOMMY, bottier,  
vous donne les plus beaux modèles à des prix  
déjà la concurrence.



## CORPS DIPLOMATIQUE

— Son Exc. M. W. H. Pages, ambassadeur des Etats-Unis à Londres, qui vient d'être assez souffrant, est à présent complètement rétabli.

— S. Exc. l'ambassadeur du roi d'Italie près la cour de Saint-James et la marquise Imperiale ont fait une cure à Puiggio et rentreront cette semaine en Angleterre.

## INFORMATIONS

— M. Georges Peixotto, frère de M. Percy Peixotto, ancien président de la Chambre de commerce américaine de Paris, qui faisait partie du 1<sup>er</sup> régiment de la légion étrangère, a été nommé membre de la mission militaire française auprès de l'armée américaine à titre d'interprète et avec le grade de sous-lieutenant.

— Mrs G. M. Wilde donnera, demain, une matinée enfantine en l'honneur de miss Fife et de trente-cinq petits orphelins belges appartenant aux meilleures classes de la société et que patronnent spécialement S. M. la reine Elisabeth et S. A. R. l'infante Eulalie. Ces enfants se rendent en Suisse et seront hospitalisés dans une propriété mise gracieusement à la disposition de la souveraine.

A cette matinée assisteront l'infante Eulalie, les membres de la légation de Belgique et le lieutenant Crombez, aviateur belge.

— Sont arrivées à Paris :

Lady Howard de Walden, vicomtesse Hampden et lady Smiley, venant de Londres ; la princesse Santa-Borghese, qui vient d'Italie, ainsi que lady de Bathe.

— La princesse Candiano est attendue cette semaine.

— S. M. le roi d'Angleterre a conféré à sir William Henry Dunn, lord maire de Londres, la pairie avec le titre de baron.

— A l'ambulance américaine de Neuilly, le colonel Peed, administrateur militaire de l'hôpital, a remis, au nom du gouvernement français, la médaille d'honneur des épidémies, en vermeil, à : miss Marcon Doane, miss Mary Willingale, miss Beatrice Page, miss Rose Muler, Mrs H. A. Jackson, miss Mary Lines, miss Florence Matthews, miss Lily Davies, miss Mabel Swinney et M. Otko Dobes.

## CITATIONS

— Relevé, dans la dernière promotion de la Légion d'honneur : le lieutenant de Juigné, de l'état-major d'une division.

Le lieutenant marquis de Juigné, député de la Loire-Inférieure, est déjà titulaire de la croix de guerre.

— Le capitaine Léon Doumer, fils de M. Paul Doumer, ministre d'Etat, tombé glorieusement au champ d'honneur, a été l'objet de la belle citation suivante à l'ordre de l'armée :

« Magnifique modèle du chef et du soldat. Exemple vivant de bravoure et d'honneur militaire. S'est imposé à l'admiration de tous ceux qui l'ont connu. A abattu sept avions ennemis. Est mort glorieusement, le 26 avril 1917, en se sacrifiant pour sauver un avion de corps d'armée aux prises avec un ennemi supérieur. »

## BIENFAISANCE

— M. Jonnart, président du conseil général du Pas-de-Calais, a reçu de la Croix-Rouge américaine une somme de 150.000 francs destinée à être répartie, d'accord avec le préfet, entre les familles les plus éprouvées des officiers et soldats domiciliés dans le département.

## MARIAGES

— En l'église de Rion-des-Landes vient d'être béni le mariage du docteur Demonce d'Uzer avec Mlle Marie-Madeleine Poisson, fille de M. Albert Poisson, maire de Rion, ancien président de la Chambre de commerce de Mont-de-Marsan et conseiller général.

## DEUILS

— Une messe sera dite, demain, à 11 heures, en l'église de la rue de la Pompe, 51, pour l'âme de S. M. la reine D. Maria Pia de Savoie, tante de S. M. le roi Victor-Emmanuel II.

## Nous apprenons la mort :

De Mme Gaston Cabanis, née de Laportelle, décédée âgée de trente-huit ans ;

Du capitaine baron Raoul de Précourt, mort pour la France, âgé de quarante-quatre ans, fils du baron de Précourt, administrateur de la Compagnie du P.-L.-M. Il avait épousé Mlle de Panisse-Passis ;

De M. Dubouché, chevalier de la Légion d'honneur, conseiller général de la Loire-Inférieure, ancien député, ancien adjoint au maire de Nantes, ancien président de la Chambre de commerce de cette ville ;

De la comtesse de Coircival, qui a succombé au Mans, âgée de soixante-dix-sept ans. Elle était la tante du comte et du vicomte de Bourblanc et du comte et du vicomte du Guirif.

— Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanche et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

Pour se marier selon ses goûts, dem. n° Union des Familles à M<sup>me</sup> C. SIMON, 259, av. Daumesnil, Paris.

## LE CORSET JUVENIL



Les plus grands dangers viennent de ce que, souvent, on fait porter aux jeunes filles un corset beaucoup trop serré.

Le garçon devient un homme fort sans l'aide du corset. La jeune fille possède les mêmes muscles, elle a le même thorax, les mêmes pommus : laissez-leur la plus grande liberté.

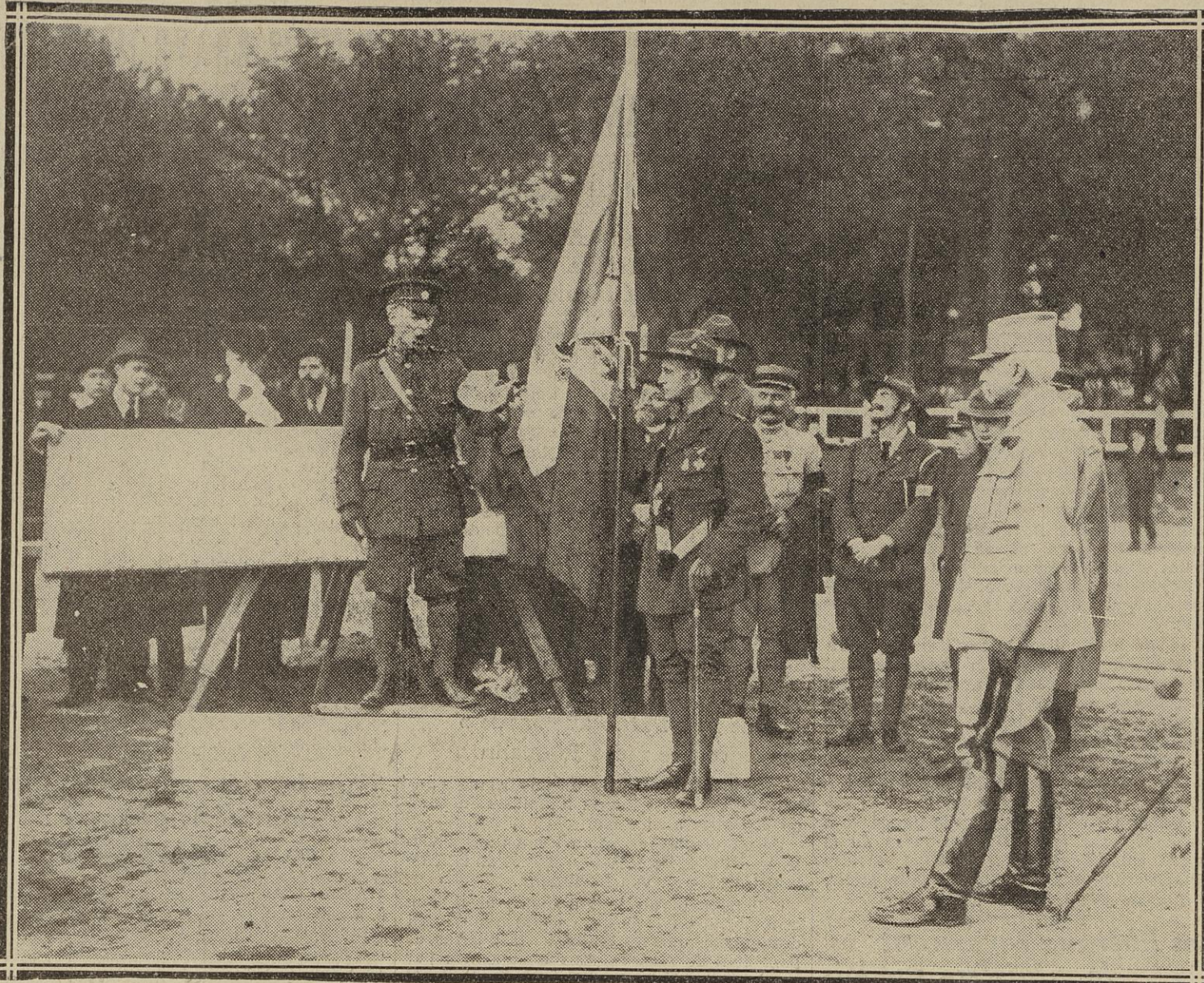
Le JUVENIL, loin d'être une cuirasse qui étouffe les muscles et les allonge par l'inaction, donne au contraire un élan nouveau à ces jeunes organes épris d'activité.

Le JUVENIL laisse l'enfant croître, le laisse vivre, respirer, courir, manger, digérer.

Il s'adresse à l'adolescence de 6 à 20 ans et son prix varie suivant les âges de 16 fr. à 28 fr. 50.

Le demander partout, FRANCE ET PARIS, 200 DÉPÔTS. Nous demander la liste avec notice E. Corseterie spéciale de France, 18, r. T. ibout Paris. ORTHOPÉDIE : CONSULTATIONS 9 H. A MIDI

## REMISE D'UN DRAPEAU AUX BOY-SCOUTS PARISIENS



M. APPLGARTH, CHEF DES SCOUTS NÉO-ZÉLANDAIS, PRONONÇANT SON DISCOURS

Hier, sur le stade de l'école de Joinville, M. Applegarth, chef des scouts néo-zélandais, a remis au comité des troupes parisiennes d'éclaireurs un ma-

gnifique drapeau, acheté 13.000 fr. le jour du "Tricolore Day", à Auckland et offert par leurs frères de la Nouvelle-Zélande aux boy-scouts parisiens.

## B L O C - N O T E S

Je ne sais pas pourquoi, ni vous non plus, on fait à certains objets du règne minéral, végétal ou animal, une réputation d'imbécillité. Cette sorte d'injustice est criante. Les serins ne sont pas plus bêtes que les moineaux, je vous défie de me démontrer le contraire. Et pourquoi dire à un idiot qu'il est bête comme un cornichon ? On calomnie le cornichon : il n'est pas plus sot qu'une pêche ou qu'une noix de coco.

Une autre victime de cet illégitime usage du vocabulaire est la charrette à bras. Des personnes considérées, mais nombreuses, sont dans le déplorable usage d'affirmer, quand leur interlocuteur les rase, ou, simplement, n'est pas de leur avis, « qu'il a tenu des raisonnements de charrette à bras ». C'est de la diffamation. Jamais une charrette à bras n'a raisonné ! Ce sont des instruments modestes qui savent se tenir à leur place et remplissent avec la plus louable conscience des fonctions pénibles, telles que celles d'aider au démenagement des petits logis lorsque arrive l'heure cruelle du terme. Mais elles peuvent se hausser à des missions plus hautes : la section de l'Afrique occidentale française, réunie à la suite de la conférence coloniale convoquée au mois de juin dernier par M. Maginot, vient d'affirmer officiellement que ce véhicule pouvait et devait jouer un rôle important dans le développement d'une des parties les plus intéressantes de notre empire d'outre-mer et que, par conséquent, il devenait une machine de guerre, puisque la guerre actuelle a, au premier chef, l'aspect d'une lutte économique.

Ceci mérite explication, d'autant plus que le sujet, malgré l'apparence, est très sérieux. L'Afrique occidentale — Soudan, Dahomey, Côte d'Ivoire, Guinée française, Sénégal — pourrait fournir à la métropole, en beaucoup plus grande quantité qu'elle ne fait, des matières dont l'alimentation et la défense nationale ont un pressant besoin : du maïs, du coton, des arachides et des noix palmistes, qui donnent de l'huile. L'obstacle, dans beaucoup de cas, ce sont les distances à parcourir.

Pour cultiver, il faut des bras. Or, l'Afrique occidentale est peu peuplée. D'autre part, dans beaucoup de régions, les animaux de trait ne peuvent vivre : ils sont tués par la mouche tsété, celle qui donne la maladie du sommeil. Il faut donc transporter toutes les marchandises d'échange, tous les produits à dos d'homme. Et l'homme devenu « animal de portage » est perdu pour l'agriculture. De plus, sa charge ne peut guère dépasser 30 kilos.

Avec une charrette à bras, ou même à âne — les ânes sont à peu près insensibles aux piqûres de la tsété — la capacité de transport serait au moins doublée, et par conséquent on accroîtrait dans de fortes proportions la quantité des bras qui peuvent être consacrés à la culture. De là vient que la section de l'Afrique occidentale française a demandé au ministre l'envoi de dix mille à quinze mille charrettes légères, se portant garantes que ces véhicules seraient sûrement achetés par les indigènes.

L'humble charrette à bras révolutionnerait l'Afrique noire et contribuerait à écraser le Boche. Allez donc, maintenant, en dire du mal !

Pierre MILLE.

## Aujourd'hui, viande !

C'est aujourd'hui que cesse le supplice du végétarisme obligatoire. On nous permet à nouveau de manger les bêtes parce qu'on craint de n'avoir plus de quoi leur donner à manger. Mais on nous promet que, l'hiver passé, on nous rendra l'ère des jours maigres si profitable, paraît-il, à nos estomacs. Bien entendu, nous acceptons toutes les restrictions qu'exige la défense nationale.

Nous croyons toutefois ne pas manquer de patriotisme en demandant, dès aujourd'hui, à l'homme dévoué qui sera ministre du Ravitaillement au printemps :

— Ne pourriez-vous pas éviter de choisir pour jour sans viande le lundi, qui est déjà un jour sans poisson ?

## La vieille dame

On dit que... il se pourrait que... il ne serait pas surprenant que... d'ici à quelques jours l'Académie, renonçant à l'abstention qu'elle a observée depuis le début des hostilités, procéderait à quelques élections.

Il y a tant de vacances cette fois à combler qu'il sera peut-être possible de donner satisfaction à tout le monde.

N'en croyez rien ! Il y aura toujours des gens pour trouver tel choix mauvais et regretter qu'on n'ait pas fait tel autre. L'Académie est une assemblée que l'on déchire à belles dents aussi longtemps qu'on n'en fait pas partie. Après, on déclare que c'est la meilleure compagnie que l'on puisse voir.

A propos de tant d'ambitions déçues, Aurélien Scholl faisait, il y a une vingtaine d'années, cette remarque :

— L'Académie a été fondée par Richelieu à l'époque où Paris comptait deux cent mille habitants, vingt-cinq poètes, dix auteurs dramatiques, douze philosophes, et autant de grammairiens. En limitant le nombre des académiciens à quarante, cela faisait déjà des mécontents. Mais maintenant que tout a décuplé il faut avouer que ce nombre n'est plus en proportion avec les exigences de la vie moderne.

Seulement, si l'on décuplait le nombre des académiciens, pour rester dans la proportion, l'Académie ne serait plus un salon, mais un meeting, un congrès, une réunion publique, et comment feraient les mécènes qui ont assumé l'aimable mission de donner des dîners académiques ?

Avec les restrictions actuelles, ils en seraient réduits à mettre sur les cartes d'invitation : « On est prié d'apporter son pain. »

## LA RELIGION DU KAISER



MOI ET DIEU !... (Life.)

## Guynemer enfant

Dans la Guerre Aérienne de jeudi, le sous-lieutenant aviateur Richard publie de curieux et émouvants souvenirs sur la jeunesse de Guynemer, dont il fut le compa-

gnon au collège Stanislas, et qu'il retrouva dans l'aviation militaire.

Au collège, Guynemer était aimé de tous parce qu'il donnait à tous une rare sensation de maîtrise. Il apprenait ce qu'il voulait avec une incroyable facilité, mais il était aussi un des plus terribles « chahuteurs » que l'on eût connus : il trouvait des tours inédits, abracadabrants, et il avait une faculté surprenante pour les préparer sans que personne pût se douter de rien. Dès lors, il fondait sur ses adversaires comme depuis il a fondu sur les Allemands au moment où ceux-ci s'y attendaient le moins et croyaient avoir affaire à un brave canard d'avion piloté par un débutant.

« N'avoir l'air de rien », telle semble avoir été sa devise, et ceux qui l'ont vu dans sa gloire savent bien qu'il avait conservé cette même modestie foudroyante.

Qui croirait que ce héros destiné aux rapidités de grande vitesse dans les couches élevées de l'atmosphère où le froid est toujours si intense était dans son enfance un des gosses les plus frileux qui se pussent voir ? Toujours perdu dans un vaste pardessus, engoncé jusqu'aux yeux dans un cache-nez bl. u. on ne voyait de lui que ses prunelles, mais cela suffisait. Il y avait là un regard qui aurait fait deviner le futur roi de l'air, celui qui semblait fasciner son ennemi comme les grands oiseaux carnassiers fascinent leur proie.

Une seule fois, au dire de son ami, il eut « vraiment l'air ». Ce fut le jour où un avion, un Blériot, passa au-dessus de la cour du collège, volant très bas. Il le contempla dans une sorte d'extase frémissante qui disait bien qu'il avait aperçu sa voie !

Hélas ! il l'a parcourue bien vite. Mais sa gloire eût-elle pu être plus grande s'il avait vécu davantage ?

## La bonne riposte

Un académicien disait à propos des brocards qu'on a de tout temps lancés à la célèbre compagnie :

— On, on, je sais bien que nous avons tous les défauts. Je le sais même mieux que quiconque, puisque je suis du bâtiment. Mais, vous remarquerez une chose assez plaisante : c'est que le plus grand ennemi que nous ayons jamais eu fut feu M. de Goncourt et que, pour démontrer le ridicule des académiciens, il n'a rien trouvé de mieux que d'en fonder une.

On pourrait ajouter que, ennemi des prix littéraires, il en a créé un.

Mais, de ceci, les jeunes romanciers n'ont garde de se plaindre.

## La vie chère

Une dame entre dans un magasin de quincaillerie et demande un fer à repasser.

— Combien, celui-là ?

— Dix francs.

— Comment ! Mais, avant la guerre, on les vendait quarante sous.

— Oui, madame, mais toutes les marchandises ont tellement augmenté depuis...

— Sans doute, mais je reconnais ce fer : il sort de la fabrique que mon mari avait dans le Nord avant l'invasion. Donc, vous l'avez acheté antérieurement : donc, vous n'avez pas subi d'augmentation sur son prix d'achat : donc, je ne vois pas pourquoi vous augmentez le prix de vente !

Le marchand fut un moment cloué par cet argument.

Mais il retrouva sa respiration et répondit :

— Supposez que les marchandises aient diminué au lieu d'augmenter : admettriez-vous que je vendisse un objet à l'ancien prix fort, sous prétexte que je l'ai acheté avant la diminution ?

Et ce fut au tour de la cliente de n'avoir pas de réplique.

Lequel des deux, acheteuse ou vendeur, avait raison ? Les économistes seuls pourraient le dire, et encore il faudrait qu'ils fussent très distingués !

LE VEILLEUR.

## THÉÂTRES

## COMÉDIE-FRANÇAISE

Reprise de POLICHE, comédie en quatre actes, en prose, de M. Henry Bataille

La Comédie-Française a repris *Poliche*. C'est une aimable pièce, d'une composition peu rigoureuse et qui va un peu de tous côtés ; mais les pièces qui vont droit devant elles sont si ennuyeuses ! Le type même de *Poliche* est peut-être plus épisodique, moins universel et surtout moins neuf que ne l'a pensé M. Bataille. Qu'importe, s'il est vrai ? La vérité ne va jamais sans un petit côté d'éternité. *Figaro* riait déjà de tout, pour n'en pas pleurer, *Poliche* fait semblant de rire et pleure en secret : il y a une nuance. Il est probable que *Figaro* souffre en dedans ; mais, comme avait dit par anticipation La Rochefoucauld, on supporte les douleurs d'autrui avec une incroyable facilité, et notamment les peines de cœur de *Figaro* : l'on compatit davantage à celles de *Poliche*.

C'est la faute à M. Bataille et à M. de Féraudy, son admirable interprète. Mmes Cécile Sorel, Gabrielle Robinne, MM. Roger Gaillard, Paul Numa, Mlle Berthe Boyv ont dans notre émotion une grande part de responsabilité.

Abel HERMANT.

Opéra. — Le drame lyrique *Jeanne d'Arc*, de M. Raymond Roze, sera donné à l'Opéra, en représentation extraordinaire, le 8 novembre prochain, au bénéfice des Croix-Rouges franco-britanniques.

Odéon. — Une des premières tragédies annoncées est *Attila*, de Corneille, qui fut représenté au Palais-Royal par les comédiens de Molière, le 4 mars 1667. Cette pièce, qui mit aux prises tant d'opinions contraires à cette époque et qui suscita de nombreux poèmes, va reparaitre sur la scène du second théâtre français le 18 octobre, pour la première fois depuis 1700.

Les circonstances donnent une certaine actualité au personnage farouche du roi des Huns. Le génie de Corneille avait pressenti la valeur théâtrale de ce sombre héros, qu'il dépeint dans une préface par ce passage :

« Un homme tâchant à diviser ses ennemis, ravageant les peuples indomptés pour donner de la terreur aux uns et tirer parti de leur épouvante. »

Il y a là un rapprochement que le public ne manquera pas de faire et qui s'ajoutera à l'intérêt littéraire que cette représentation ne peut manquer d'éveiller.

*Attila* sera accompagné sur l'affiche des *Grâces*, de Saint-Foix, comédie pour laquelle M. Cuvillier a écrit une délicieuse parlotte et dont les danses ont été réglées par Mme Daynas Papurello.

## Ce soir :

Comédie-Française, *Psyché* (3<sup>e</sup> acte), *l'Eternelle*

présence, *Andromaque* et *Pélée*.

Opéra-Comique, relâche ; demain, 8 h., *Sapho*.

Odéon, 7 h. 45, *L'Affaire des poisons*.

Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, *l'Illusionniste* (Saché Guitry).

Variétés, 8 h. 15, *La Femme de son mari*.

Gymnase, 8 h. 30, *Petite Reine*.

Gaîté-Lyrique, 8 h., la Revue.

Châtelet, 8 h., mardi, mercredi, jeudi, samedi, dimanche, 2 h., jeudi et dimanche, *Le Tour du monde en 80 jours*.

Palais-Royal, 8 h., *Madame et son filleul*.

Gaîté-Lyrique, 8 h., la *Vivandière*.

Trianon-Lyrique, 8 h., la *Dame blanche*.

Ambigu, 8 h., *Le Système D.*

Antoine, 7 h. 45, *Le Marchand de Venise*.

Athénée, 8 h. 30, *Bleus de l'amour* (Leriche).

Grand-Guignol, 8 h. 30, la *Grande Epouvante*.

Michel, 8 h. 30, *Plus ça change...*

Th. Réjane, 8 h. 30, *Une femme chez Réjane*.

Renaissance, 8 h. 30, *Vous n'avez rien à déclarer*.

Sarah-Bernhardt, 8 h., les *Nouveaux riches*.

Porte-Saint-Martin, 8 h. 45, *Montmartre*.

Cluny, 8 h. 45, *Chantecor*.

Edouard-VII, 8 h. 45, *Le Feu du voisin*.

Scala, 8 h., *Groupes-les d'Amélie*.

Scala, 8 h., *Groupes-les d'Amélie*.

La-Ta-Clan, 8 h. 30, la *Revue avec Mistinguett*

et Chevalier, Loc. Roquette 30-42.

Th. Caumartin, 25, rue Caumartin. Ce soir, 8 h. 30.

*Comedie* ! revue franco-américaine.

Nouveau-Cirque, tous les soirs, sauf lundi, à 8 h. 30 ; matinées jeudis, samedis, dimanches et fêtes, à 2 h.

## MUSIC-HALLS

Olympia, tous les soirs. Mat. vendredi et dim.

RICHE MOBILIER

A VENDRE A TRÈS BAS PRIX

Salons, un superbes fauteuils, tables, chaises, etc.

Salles à manger, Cabinet de travail, Lit de repos.

Bergères, Bronzes, Pendules, Lustres, Argenterie

Garde-Meuble de l'ÉTOILE

44, Rue de Douai, 44

CHEMINS LOMBARDS Renseignements gratuits

SAVON BLANC mi-cuit sticlé extra à 2 fr. le k.

l'envoie fco postal d'essai 10 k.

minimum contre mandat de 49 fr. 50 adressé à

M. Garrigues, 36, rue Auphan, Marseille. 50 kil., 90 fr.

L'application du

CARBURATEUR

ZÉNITH

à la PRESQUE TOTALITÉ des AVIONS

MILITAIRES leur a donné les qualités

qu'ont les milliers de voitures qui sont

munies de cet appareil scientifique.

Société du Carburateur ZÉNITH

Siege social et usines :

51, CHEMIN FEUILLAT. — LYON

Maison à Paris :

15, rue du

Débarcadere

Usines et succur-

sales : Lyon, Paris,

Milan, Turin, New-

York, Detroit, Ge-

neve.

Le siège social

de Lyon répond

par courrier à

toutes demandes

de renseigne-

ments d'ordre

technique ou com-

mercial.

Envoi immédiat

de toutes pièces.

Le gérant : VICTOR LAUVERGAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volmard